

une œuvre



Christilla Rania Matar

Il y a mille et une façons de capturer l'intimité d'un être quand on est photographe. On peut la restituer en voyeur absolu à la façon des portraits de Gail Albert Halaban, une photographe qui aime à capturer des étrangers derrière leurs fenêtres. On peut aussi s'immerger dans le quotidien de son sujet jusqu'à s'y dissoudre, comme c'est le cas du Français Alain Laboile, qui photographie ses six enfants depuis 2004 dans leur quotidien de petits sauvages.

La Libanaise Rania Matar se situe à mi-chemin : cette photographe garde toujours une distance entre elle et son sujet, cherchant à restituer de la manière la plus neutre possible l'univers qu'elle met en scène. Dans cette série "A girl and her room", qui date de 2010, et dont est extrait ce portrait de Christilla, elle donne en image sa vision de l'adolescence : un corps et un lieu qui se confondent. Jeune fille en fleur, Christilla semble déjà rêver de

séduction féminine (le soutien-gorge rose fuchsia, la pose) en même temps qu'elle refuse de quitter son enfance asexuée (les sabots crocs vert fluo, la peluche).

De cette série, Rania Matar fera un livre et prolongera ensuite sa réflexion autour d'un nouveau thème, celui de l'enfant-femme. « Il n'y a rien de sexuel dans le regard que je porte », dit-elle. Dans ces portraits à la douceur bienveillante, autre chose se cache : ce qui l'intéresse, c'est de mettre à nu la fracture, l'instinct qui fait basculer un monde vers un autre. Ici, de l'adolescente à la femme.

Un mouvement de balancier qu'on retrouve dans la vie de cette photographe qui a dû quitter le Liban, à 11 ans, pour fuir les combats de la guerre libanaise. Installée aux États-Unis, à Boston, son travail se veut le reflet de cette déchirure initiale.

Galerie Janine Rubeiz,
2 500 dollars, édition limitée,
tél. : 01/868290.

un livre Mauvais sang ne saurait mentir Walter Kirn

L'histoire débute à l'été 1998 : un riche jeune homme, dénommé Clark Rockefeller, décide d'adopter une chienne estropiée, en convalescence dans le Montana. Encore faut-il la transporter jusqu'à New York, où il réside. C'est là qu'entre en scène Walter Kirn, journaliste freelance, désargenté et un rien dépressif. Sa mission ? Convoyer l'animal pour l'apporter à son nouveau maître. Pour lui, le périple est une excuse tant ce Clark Rockefeller lui semble une rencontre prometteuse : « Je décidais de rencontrer Clark en chair et en os si l'occasion m'en était donnée. En tant que romancier, j'aurais commis une faute professionnelle en m'abstenant. » La rencontre a lieu. Elle se transforme en une "amitié" épisodique entre les deux hommes et va durer une quinzaine d'années.

Mais en 2013, tout bascule : Carl Rockefeller est appréhendé par la police pour un différend familial. Les policiers se rendent alors compte que le "riche héritier" se nomme en fait Christian Karl Gerhartsreiter. Né en Allemagne, il est arrivé aux États-Unis à 18 ans pour "se réinventer" dans ce pays de tous les possibles. Mais l'homme est davantage que « le plus prodigieux mystificateur en série de ces dernières années ». C'est aussi un meurtrier, qui tua en 1985 le fils de sa logeuse, démembra et dispersa le cadavre.

Plutôt qu'un portrait de meurtrier bonimenteur, le journaliste s'attache à sa propre (et incroyable) naïveté : comment lui n'a-t-il rien senti ? Rien vu ? Ou rien voulu voir ? Récit remarquablement bien construit, ce "Mauvais sang ne saurait mentir" trace le portrait du "dupé". « Ces escrocs sont des miroirs, ils existent pour que leur public projette leurs fantasmes sur eux », avance l'auteur dans une interview.

Là est la vérité d'un magnifique récit qui retient ses lecteurs tant ses interrogations restent valables pour tous. Walter Kirn, "Mauvais sang ne saurait mentir" (traduit de l'anglais), Christian Bourgois éditeur, 22 dollars.

